

Pétropolis. 11 Avril 1872.

GUST. MASSET & C^{ie}

RIO DO JANEIRO

Mon chéri bien aimé,

J'étais couché lorsqu'on m'a apporté ta lettre de jeudi car il en était déjà plus de 9 heures, mais je me retournai pour t'écrire un mot un seul petit mot, mais pour te gronder bien fort. Comment, vilain, méchant, tu es malade et tu me trompes de cette façon; je n'aurais jamais pensé que tu puisses inventer des histoires aussi facilement; j'ai cru que tu avais en effet un monsieur qui seiait le dos et je l'ai maudit du fond du cœur. J'ai été en effet bien peinée en recevant tes deux lettres si courtes et c'est peut-être ce qui m'a donné des idées si sombres toute cette semaine. Je crains, mon chéri, mon bien aimé, que ta lettre d'aujourd'hui ne me trompe encore, elle m'a bouleversé, car je n'attendais si peu à recevoir cette nouvelle. Pour l'amour de Dieu, sois prudent, chéri aimé, je ne veux pas t'attendre demain, car pour te voir un jour plus tôt je ne veux pas risquer de te voir plus sérieusement malade. Tu

Je suis sûre que tu te sentais malade
en partant, et comme toujours tu auras
voulu lutter contre le mal. Si tu savais
mon amour, comme je souffrirais en te vo-
yant malade ou seulement souffrant de
l'estomac, tu te soignerais un peu plus,
ou du moins tu te laisserais soigner
par ta petite femme qui est bien un
peu bougon, mais qui l'est souvent pour
ton bien. Dans tous les cas, même si
tu étais assez fort pour monter le ven-
dredi, j'espère je crois qu'il vaudrait
mieux te laisser reposer quelques jours
et ne redescendre que le mardi, enfin
nous en causerons à ton arrivée; je compte
sur maman, papa et le docteur pour
t'empêcher de monter si tu es encore
trop faible. Tu ferais même mieux
pour être de me faire descendre sans toi
cela t'éviterait peut-être beaucoup de
fatigue et rien que cette idée me ferait
supporter de bon cœur l'ennuyeux voya-
ge que je faisais sans mon cher et aimé
mari. J'ai écrit aujourd'hui à maman,
la lettre est déjà à la poste, mais je ne
t'avais pas écrit, d'abord, (j'aurais été

dois être encore trop faible pour entre-
prendre ce long voyage. Nous remet-
trons notre retour à mardi ou mercredi,
il vaut mieux que tu ne reviennes que
samedi ou dimanche, seulement, écris-
~~moi~~, si tu ne montes pas à Pétropolis
mais que cela soit la pure vérité, pour
l'amour que tu as pour ta femme, ne
la trompe pas. Si tu es sérieusement
malade, je ne te pardonnerai jamais
de ne pas m'avoir fait descendre pour
te soigner, mais c'est surtout à ma fa-
mille que j'en voudrais, car les malades
ne savent pas à qu'ils veulent. Mal-
gré tout le bonheur que j'éprouverais
en t'embrassant demain soir, je ne
veux pas cependant y penser, car il
vaut mieux, mon amour, que tu ne fas-
ses pas d'imprudences, surtout si y a
des fièvres pernicieuses qui règnent.
Vilain, pourquoi n'es-tu pas tombé ma-
lade ~~ma~~ lundi, je t'aurais si bien
soigné, Derlotté, j'aurais été si heureuse
de t'avoir toute la semaine au lieu
de te savoir au lit, entouré de bons pa-
rents, je le sais, mais si loin de moi.

Toujours fradake), parce que je te boudais
un peu tes deux toutes lettres et j'insis par
ce que je savais avoir le plaisir de te voir
demain soir. Je t'écris ces quelques lignes
afin de te donner des nouvelles, directe-
ment en cas que tu ne puisses monter
vendredi. Cela m'étonne que tu n'aies
pas reçu de lettres à moi, cette semaine.
La première je te l'ai envoyée par un
commissionnaire et la seconde par la
poste. - Les trois enfants donnent tout
gentiment et je viens de me lever pour
prendre à chacune un baiser pour leur
bien cher et bon petit papa. - Je t'en-
voie, mon bien aimé soigne toi bien, ne
fais pas d'imprudences, pense au chagrin
que j'aurais si tu tombais plus malade.
Adieu, je pense chaque jour davantage
au bonheur dont je jouis sur cette terre, aus-
si j'en remercie tous les jours le bon Dieu
de tout mon cœur et je le prie de continuer
à nous bénir. Ce qui me fait aussi un
bien grand plaisir, c'est que tu n'es pas
aussi impatient que tu veux bien le dire; ce
que tu m'as écrit à ce sujet, la semaine
passée m'a prouvé que tu pensais et
remerciais bien souvent aussi le bon Dieu.

Je comprends maintenant toute la bon-
té que maman a eu en m'écrivant ces
si petits mots affectueux hier, elle
t'a sans doute aidé à mieux jouer ton
tour. C'est égale, je vous en salue de
m'avoir si bien trompée, mais naturel-
lement j'avoue que ta lettre du 11 avril
ne me rassure pas beaucoup, Dieu
sait si tu ne me trompes pas encore.
Enfin, mon chéri j'espère que cette fiè-
vre n'est rien de sérieux, je le desire
de tout mon cœur, mais pour l'honneur
de Dieu donner moi de tes nouvelles
demain, par lettre et par télégraphe si
c'est plus prudent que je m'appuie à
descendre sans toi, chéri.

Adieu, mon bien aimé maui, mon amour,
je te quitte car je pourrais peut-être
te fatiguer, connaissant ta faiblesse.
après ces accès de fièvre, je te gronde
même de m'avoir écrit si longuement
aujourd'hui, car cela a dû te fatiguer
et te sachant si malade je l'aurais poi-
sonné plus facilement qu'à un M^r,
qui serait venu te déranger juste au

moment où tu voulais faire une de tes
bonnes et intimes causeries avec ta femme.
Mille amitiés et salutations de la part
des enfants et de la mienne à mes chers
parents et à mes chers frères et sœurs.
Je remercie les deux pour moi des soins
qu'ils ont eu pour toi ces jours-ci.
Je vois que rien n'a dû te manquer,
mais je suis jalouse de les savoir à
ma place et de n'avoir pu t'embrasser
une seule fois pendant ta fièvre.

Adieu, chéri aimé, je t'aime, je t'em-
brasse, à la condition que tu ne me
trompes plus dans tes lettres et que tu
ne te fatigues pas trop.

La petite femme aimante et dévouée
Eugénie Massé

Pardonne-moi mon griffonnage, j'écris
à la hâte pour ne pas manquer le com-
missionnaire au moins, et il est déjà
tard.